

Les mutants sont parmi nous

Ce n'est pas l'apocalypse, évidemment, mais nous sommes face à un changement de civilisation, à une mutation radicale de la culture humaniste.

22 mai 2015 par **Jacques Godbout** 

Alessandro Baricco : «Ils avaient face à eux le modèle du bourgeois cultivé, penché sur ses livres, dans la pénombre d'un salon aux fenêtres closes et aux murs tapissés, et ils l'ont instinctivement remplacé par le surfeur.» –

Photo : Wikimedia Commons

Les jeunes apprennent à lire et à écrire dans les livres, mais ils utilisent surtout ces compétences pour communiquer entre eux par texto. En classe, ils sont initiés à l'histoire, mais le passé national les intéresse moins que les mythes du Moyen Âge. Séduits par un flux sonore perpétuel et des amitiés virtuelles, ces jeunes mutants sans frontières carburent aux émotions. On leur dit : travaillez, prenez de la peine, fouillez en profondeur pour trouver réponses, ils préfèrent se servir de Google, qui les renseigne immédiatement et sans sueur.

Ce n'est pas l'apocalypse, évidemment, mais nous sommes face à un changement de civilisation, à une mutation radicale de la culture humaniste. Ces mutants, aux yeux d'Alessandro Baricco, sont les nouveaux barbares qui mettront fin à deux siècles de romantisme chrétien, purs produits de la démocratisation de l'enseignement et d'une désaffection du religieux. Les premiers d'entre eux seraient apparus en Californie au tournant du millénaire, d'un croisement entre des surfeurs bronzés et d'ingénieurs ingénieurs du numérique. Plus qu'un logo, Apple fut la tentation à laquelle consentait le nouvel Adam.

La démocratisation change tout

Comment comprendre qu'une civilisation que l'on croyait solide se délite ? Baricco donne en exemples la modification du football, du livre et du vin, sous l'influence, comme à Hollywood, de la maîtrise technique et de la séduction des masses. Hier, des vignobles célèbres imposaient leur domination, on y saluait jusqu'à l'âme d'un millésime. Or, la démocratisation du pinard, en quantité et en qualité, a signalé la fin d'une culture traditionnelle et d'un langage réservé à l'élite du taste-vin. Robert Mondavi, en 1966, plantait ses vignes à Oakville, en Californie, l'invention de la climatisation lui permettant de réguler la fermentation des raisins. Le critique Robert Parker, de son côté, inventait une évaluation des vins par cotes, qui devenait la référence des nouveaux assoiffés de la classe moyenne. En quelques années, des vignobles surgissaient dans le monde entier.

Un phénomène identique, avec la déferlante d'une masse de nouveaux lecteurs, issue de l'instruction publique, transformait l'édition. Depuis, la majorité des livres en librairie n'ont plus grand-chose à voir avec la littérature, ce sont recettes de cuisine, psycho-pop, confidences de vedettes. Dans le sport, la spectacularisation exigeait de nouveaux types de joueurs, plus polyvalents, et de nouveaux règlements modifiant le jeu lui-même.

Aujourd'hui, le numérique met fin à des privilèges séculaires : le savoir échappe à l'élite, la mondialisation des marchés déstabilise les lieux de pouvoir. L'art cinématographique planétaire, fabriqué à Hollywood, accouche partout d'avatars à son image, en télévision, dans les vidéoclips, les jeux, sur des millions d'écrans. Les réseaux sociaux mettent en scène les mutants, dit Baricco, qui vivent en *streaming*, d'une séquence à l'autre, se

contentant d'exister à la surface des choses, à toute vitesse, et cette superficialité spectaculaire en fait des êtres horizontaux difficiles à saisir. Y a-t-il progrès ou régression ?

L'auteur de *Soie* cherche plus à comprendre qu'à condamner les mutants, d'ailleurs à quoi cela servirait-il ? Il avoue s'être ennuyé pendant son enfance, à la maison comme à l'école. Aujourd'hui, les enfants ne s'ennuient pas, ils sont plutôt en état de schizophrénie perpétuelle, tiraillés entre les programmes scolaires de l'ancienne civilisation qu'on leur impose et le monde hors les murs de la culture électronique, séquentielle, intense, ludique.

C'est bien ce qui désespère un enseignant français, François-Xavier Bellamy, homme de tradition qui voit pour sa part la jeunesse en déshérence. On nous confie la transmission d'un patrimoine, dit-il, mais on exige « de laisser l'enfant libre, vierge de toute trace d'autorité, délivré d'une culture antérieure à son individualité ». Éduquer à la tolérance, au respect, à la citoyenneté est une mission devenue impossible, écrit-il, non pas à cause des progrès techniques, mais parce que des philosophes, par leur critique radicale de l'éducation, ont préparé le chemin de la barbarie.

Trois philosophes coupables

Le premier voleur d'âme, dit Bellamy, a été René Descartes, mathématicien, physicien, ingénieur et soldat qui, au sortir de ses études chez les Jésuites, nourri aux lettres, déclarait se sentir néanmoins ignorant. C'est pourquoi il choisissait d'aller voyager « dans le grand livre du monde », persuadé qu'avec sa seule raison raisonnante il saurait débusquer la vérité. En décrivant l'autorité du maître, l'auteur du *Discours de la méthode* mettait en valeur le doute. Peut-être Descartes était-il lui-même un mutant, à l'époque ?

Deuxième coupable d'avoir dédaigné l'héritage culturel, Jean-Jacques Rousseau, orphelin et autodidacte, qui souhaitait que l'enfant demeure le plus longtemps possible un bon sauvage, naïf, pur, naturel. Si Descartes proposait que chacun s'éduque par lui-même, l'école alternative en somme, Rousseau allait plus loin encore, prêchant les vertus de l'ignorance et le mépris des livres.

Le troisième larron responsable de la déliquescence culturelle, écrit Bellamy, n'est nul autre que son contemporain, l'inventeur des « sciences de l'éducation », Pierre Bourdieu. Puisant ses arguments dans la lutte des classes, le marxiste français aurait tout gâché par son prêche, dénonçant indifféremment le capital matériel et symbolique, les hiérarchies, les systèmes de sélection, la langue de l'enseignement et la violence « carcérale » de l'institution scolaire. Bellamy désespère, Baricco s'inquiète.

Que ce soit la faute de la technologie ou de la philosophie, quand de gigantesques paquebots de croisière frôlent les quais de la place Saint-Marc, à Venise, huit étages de touristes contemplant autant de siècles d'art, on comprend que la démocratisation, l'enrichissement des classes moyennes, le nombre toujours plus élevé d'habitants sur terre et son exploitation inévitable préparent le chemin des barbares. La voie Appienne dont rêve Bellamy est à passer aux profits et pertes : à l'évidence, les mutants sont déjà parmi nous.



Alessandro Baricco, *Les barbares*
Gallimard, 224 p.



François-Xavier Bellamy, *Les déshérités ou l'urgence de transmettre*
Plon, 240 p.